Cahiers André Gide

14

Correspondance André Gide Valery Larbaud

1905-1938

Édition établie, annotée et présentée par Françoise Lioure

nrf

Gallimard

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 1989.*

À la mémoire
de Mme JEAN-AUBRY

Extrait de la publication

INTRODUCTION

La correspondance qui est ici présentée n'est pas une entière révélation. Les lettres de Larbaud à Gide ont été publiées par le critique et essayiste Georges Jean-Aubry, ami de Larbaud, en 1948 (*Lettres à André Gide,* éditions du Rocher, Monaco), à l'exception d'une seule, la lettre envoyée par Larbaud de Warwick le 10 juillet 1909, dont le manuscrit se trouve dans l'ensemble des lettres de Larbaud à Gide déposé au Fonds Doucet et que, on ne sait pour quelle raison, G. Jean-Aubry a omis de publier. Celles de Gide sont, dans leur ensemble, inédites; cependant, G. Jean-Aubry en cite quelques extraits, soit dans sa biographie de Larbaud (*Valery Larbaud, sa vie et son œuvre, la jeunesse, 1881-1920,* éditions du Rocher, Monaco, 1949), qui est inachevée, soit dans les notes des *Œuvres* de Larbaud, de l'édition de la Pléiade, lorsqu'ils se rapportent à telle ou telle œuvre de Larbaud.

Le manuscrit des lettres de Gide appartenait à M^me^ Paule Jean-Aubry, qui nous a permis de le consulter, et une photocopie en est maintenant gardée dans le Fonds Larbaud de la Bibliothèque de Vichy. Cette présente édition s'est donc fondée, pour les lettres de Larbaud, sur l'édition de Jean-Aubry et sur le manuscrit du Fonds Doucet, pour celles de Gide, sur la liasse manuscrite que Larbaud avait

Extrait de la publication

lui-même remise à ce dernier, sans doute en vue d'une publication. Un certain nombre de lettres des deux correspondants ont été perdues, mais Jean-Aubry cite, dans sa biographie de Larbaud, les fragments d'au moins deux lettres de Gide qui ne figurent pas dans l'ensemble des envois de celui-ci : ces extraits préservés sont donnés en note dans cette correspondance.

De façon générale, les deux correspondants dataient exactement leurs lettres, cependant certaines dates ont été ajoutées de la main de Gide, et ces précisions figurent dans l'édition Aubry, ou restituées par Jean-Aubry sur les lettres manuscrites de Gide, ou rétablies par l'auteur de cette présente édition.

Si la publication de cette correspondance entre Gide et Larbaud n'est pas tout à fait originale, elle permet néanmoins de suivre pour la première fois, dans son ensemble et sa continuité, l'échange épistolaire de deux écrivains célèbres.

Inégalement célèbres, il est vrai. On ne présente pas Gide, et ces lettres n'apporteront qu'une modeste contribution à la connaissance de l'écrivain, et ne constituent qu'une faible partie de sa vaste correspondance. Le nom de Larbaud a beaucoup moins d'audience. On peut en trouver les raisons dans une carrière brutalement interrompue en 1935, à l'âge de cinquante-quatre ans, par une attaque d'hémiplégie qui le réduira au silence et à l'infirmité pendant encore vingt-deux ans, dans une vie volontairement retirée de toute actualité politique, certainement, mais même littéraire (si, comme on le verra, il n'a pas ménagé son soutien à l'entreprise de la *N.R.F.*, il ne s'engagera jamais dans le groupe directeur, maintiendra sa collaboration à des revues plus obscures, refusera de participer aux entretiens de Pontigny – à propos de quoi Gide l'accusera plaisamment de « sauvagerie »),

Extrait de la publication

dans une œuvre d'assez mince volume, de ton réservé et intimiste, loin de l'ampleur et de la variété de celle de Gide.

L'importance de cette œuvre cependant consiste dans la recherche obstinée du renouvellement du genre romanesque qui accompagne et parfois devance les propres tentatives de Gide. De la forme du journal intime dans le second *Barnabooth* en 1913, au narrateur de certaines *Enfantines* et à l'emploi du monologue intérieur dans deux nouvelles d'*Amants, heureux amants* pendant les années vingt, Larbaud poursuit, en la dépassant, l'accomplissement de la formule du « véritable roman » que Gide a recherchée à travers ses récits et réalise pendant ces années de correspondance avec Larbaud, des *Caves du Vatican* aux *Faux-Monnayeurs* : destruction de l'intrigue traditionnelle, technique du point de vue, abandon d'une psychologie conventionnelle au profit de l'exploration profonde des âmes.

Gide ne s'y trompe pas. Plus sensible, il est vrai, à la résonance dostoïevskienne du livre qu'à son esthétique, il sait reconnaître la nouveauté de *Barnabooth* quand il écrit à Larbaud, le 14 juin 1913 : « Rien à vous dire sinon mon épatement et mon admiration devant le *Barnabooth* dont je viens de lire d'un coup la quatrième et la cinquième parties. Il y a là-dedans une inquiétude, une angoisse, extraordinaires; et rien n'est moins aisé à définir – car vraiment c'est un des livres les plus *modernes* que j'ai lus. Bravo! J'ai plaisir à me sentir votre ami. » Peu de contemporains surent déceler l'originalité de cette œuvre et longtemps on se contenta à son propos de considérations morales sur le bonheur et le malheur de la richesse qui est la fatalité du milliardaire. Seul, Claudel, dans une lettre écrite à Larbaud le 26 décembre 1913, saluant un frère dans le déraciné qui erre à travers l'Europe, un « Absent profes-

Extrait de la publication

sionnel » pareil à lui, remarqua le foisonnement insolite de l'ouvrage qu'il juge égal à celui des grands romanciers anglais et félicita Larbaud d'avoir « réussi cet exploit – Français – de retrouver l'abondance et le désordre supérieur de quelqu'un d'outre-Manche ». Larbaud, qui dut longtemps une place seconde dans les lettres à sa réputation d'auteur charmant et délicat, commence maintenant d'être l'objet de travaux critiques qui rendent enfin justice à sa nouveauté, sa force et même sa « ferveur » cachée. Parallèlement à Gide en tout cas, et avec autant de vigueur et d'ingéniosité, il a contribué à la révolution de la forme romanesque.

Cet ensemble de cent soixante-neuf lettres (cent une de Gide et soixante-huit de Larbaud) s'étend de 1905 à 1938 avec une densité inégale au cours des années. Le jeune Larbaud de vingt-quatre ans prend, en 1905, l'initiative d'envoyer un poème à l'écrivain qu'il admire, son aîné de douze ans. Le poème n'arrivera jamais à son destinataire, mais Gide répond aussitôt de façon aimable et accueillante. Leur correspondance ne reprend qu'en 1908, après la publication du premier *Barnabooth*, dont Gide apprécie surtout les poèmes. C'est à cette date, sans doute à la fin de l'année, que Gide et Larbaud se rencontrent pour la première fois, par l'intermédiaire et en présence de Charles-Louis Philippe, leur ami commun qui maintenait le lien entre eux, chez Gide, à la Villa Montmorency. C'est du moins ce que consigne Larbaud dans l'autobiographie sommaire qu'il rédige en 1926 sur la demande de l'éditeur hollandais Stols, *Mon itinéraire*. Quelques lettres sont échangées en 1909, époque du « vrai départ » de la *N.R.F.*, de la contribution de Larbaud à la revue avec *Dolly* (dans le numéro d'octobre 1909), et au moment où celui-ci cherche à placer la longue nouvelle de *Fermina Márquez*

Extrait de la publication

qu'il a retirée à *La Grande Revue*. Les deux écrivains se reverront en décembre 1909, à Cérilly, lors des obsèques de Philippe.

L'échange de lettres le plus dense se situe entre 1910 et 1913. Il y est question de *Fermina Márquez*, de *Rose Lourdin*, des notices que Larbaud doit rédiger comme préface à deux traductions de Claudel – un chapitre d'*Orthodoxie* de Chesterton et un choix de poèmes de l'écrivain anglais, Coventry Patmore –, mais aussi des destinées de la *N.R.F.* et de la formation du comptoir d'édition attaché à la revue, projet cher au cœur de Gide.

En juillet 1911, Gide rejoint Larbaud à Londres et fait une excursion avec lui dans le Kent où ils vont rendre visite à Joseph Conrad. Une nouvelle rencontre a lieu à Vichy en janvier 1912 et Gide est reçu par M^me^ Larbaud mère. En mars 1912, Gide retrouve Larbaud et Arnold Bennett à Cannes, et, renonçant à un voyage à Tunis, va s'installer à Florence. Larbaud l'y rejoint en avril, avec l'intention de mettre au point le manuscrit du second *Barnabooth*, tandis que Gide travaille aux *Caves du Vatican*. Une maladie de Larbaud offre à Gide l'occasion de se montrer attentif et empressé. C'est à la faveur de ce séjour que se nouent entre eux des liens de véritable amitié, au point que Larbaud confiera à Gide, lui-même à ce moment pressé par Claudel à ce sujet, le secret de sa conversion au catholicisme, dont Gide s'empressera d'ailleurs d'informer Claudel. Dès son retour à Paris, Gide écrit à Larbaud une lettre pleine de gratitude et presque de tendresse qui manifeste que le compagnonnage a approfondi son attachement : « J'aime que votre souvenir s'attache à présent à celui de Florence [...] Et maintenant, où vous rencontrerai-je? [...] Vous savez que j'ai pour vous désormais une affection bien réelle » (lettre d'avril 1912). Son *Journal* donne, il est vrai, une note un peu différente, mais « l'affection » est toujours

Extrait de la publication

présente : « Larbaud vient me rejoindre, note-t-il le 8 mai 1912, et dérange passablement mon travail; mais si gentil! Et sa conversation, de quel intérêt! » (*Journal 1889-1939*, Gallimard, la Pléiade, p. 379.) Quoi qu'il en soit, la rencontre de Florence aura été décisive pour leur rapprochement.

Les échanges plus espacés de 1913 sont marqués par la publication du second *Barnabooth*, la traduction du *Gitanjali* par Gide – et Larbaud, alors en Angleterre, s'occupe activement d'en faire réserver le privilège, avec l'aide d'Alexis Léger, auprès de l'agent anglais de Tagore –, la préparation du volume d'*Œuvres choisies* de Walt Whitman qui paraîtra en 1918.

Les événements d'août 1914 empêchent les deux amis de se retrouver en Angleterre, comme ils l'avaient projeté, et Gide, parvenu jusqu'à Dieppe d'où il envoie deux dépêches à Larbaud, regagne Cuverville, puis Paris, ce qui leur donne l'occasion d'un bref revoir. C'est alors, pendant les années de la Grande Guerre, de rares lettres dans lesquelles il est surtout question de leurs activités respectives au Foyer franco-belge et à l'hôpital de Vichy (ils sont tous les deux réformés), puis des traductions de l'écrivain anglais Samuel Butler entreprises par Larbaud qui a renoncé à son service d'infirmier et a quitté la France.

Aucun relâchement dans leur amitié, mais la distance, les communications difficiles, et, pour chacun, des préoccupations intimes. Larbaud est en Espagne, cloîtré dans son refuge alicantin de 1916 à 1920, absorbé par son travail, et dans un état de malaise physique et moral dont son *Journal* se fait l'écho. Gide se plaint de l'absence de nouvelles pendant l'année 1917, année noire pour Larbaud : « Quel immense silence entre nous » (lettre du 21 septembre 1917). De son côté, il n'écrira plus après avril 1918, taisant à la fois son bonheur avec Marc Allégret

Extrait de la publication

et le drame qu'il vit depuis la destruction de ses lettres par Madeleine.

Jusqu'en 1933, cette correspondance est de plus en plus espacée. L'absence de lettres est totale dans les années 1922, 1927, 1929, 1930; on trouve seulement deux brèves cartes postales de Larbaud pour les années 1931 et 1932, et un court billet de réponse de la part de Gide en 1933. Le ton de ces missives reste cependant chaleureux : on exprime de part et d'autre le désir de se revoir et de « causer longuement », on rappelle le souvenir des séjours communs en Angleterre ou à Florence : en 1931, Larbaud, de passage dans cette ville, envoie l'unique carte de cette année pour commémorer les baptêmes conjoints de Putouarey, personnage de *Barnabooth*, et de Lafcadio, le héros des *Caves*, en mémoire de leur travail parallèle à ces deux livres, près de vingt ans auparavant. Gide est sensible à la citation des *Nourritures terrestres* qu'il lit dans *Septimanie*, au point de redire sa joie deux fois à trois ans d'intervalle dans les lettres du 6 février 1925 et du 10 février 1928. Le silence épistolaire peut s'expliquer par des rencontres à Paris, lors des brefs passages de Larbaud qui réside à cette époque souvent en Italie, mais il est incontestable que les liens se sont distendus, non à cause d'un refroidissement de l'amitié, mais par la faute des circonstances.

Larbaud est embarqué de 1925 à 1929 dans l'épuisante et interminable révision de la traduction de l'*Ulysse* de Joyce, se dépense en « campagnes littéraires » pour des auteurs étrangers ou français, travaille, avec une fièvre que l'on dirait suscitée par un obscur pressentiment, aux articles critiques qui formeront ses recueils de *Sous l'invocation de saint Jérôme* et de *Ce vice impuni, la lecture*. Il est aussi, après sa brouille avec Adrienne Monnier, la directrice de la librairie « Aux Amis des livres », en proie à un véritable délire de persécution, saisi par un farouche besoin de soli-

tude, et il lutte contre un état de santé de plus en plus précaire. Gide de son côté se débat avec *Les Faux-Monnayeurs,* s'absente près d'une année pour son voyage en Afrique noire, s'engage dans l'action politique et voyage encore. Leurs voies se sont séparées.

Cependant, l'attachement fidèle de Gide est attesté au moins en deux endroits. Dans son *Journal* de 1933 (Pléiade, p. 1166) où, à l'occasion d'un déjeuner chez M^me^ de Fels en compagnie de Larbaud, qu'il n'a pas revu depuis longtemps, et d'Alexis Léger, il note ceci : « Fort heureux de revoir Larbaud, mais je ne sais lui témoigner ma sympathie (et précisément parce qu'elle est vive) que de la manière la plus gauche »; et dans la dernière lettre de cette correspondance le 24 mars 1938, lorsqu'il revoit le nom de Larbaud au sommaire de la *N.R.F.*, sous le titre d'une nouvelle qui aurait pu figurer dans les *Enfantines, Pour une muse de douze ans.* Comme beaucoup d'amis de Larbaud, il ne s'est pas manifesté après l'accident cérébral de celui-ci, par pudeur devant la maladie sans doute, ou pour la raison plus simple que Larbaud était désormais dans l'incapacité de répondre. Cette lettre, toute d'émotion contenue, assure le malade de son « inaltérable amitié ». Ces mots résument de façon définitive la solidité indéfectible et la profondeur des liens qui les unissaient.

Mais cette amitié ne pouvait naître immédiatement entre un jeune homme de vingt-quatre ans qui s'essaie à la littérature et un écrivain qui, s'il n'est pas toujours reconnu, est tout de même l'auteur des *Nourritures terrestres* et de *L'Immoraliste.* La première lettre de Larbaud était un coup d'audace : il osait soumettre au jugement d'un écrivain qu'il admirait une de ses productions poétiques pour savoir s'il pouvait s'engager dans la voie de la création littéraire! Sous l'incontestable maladresse de cette lettre apparaissent

la déférence, l'humilité, mais aussi une naïve forfanterie : Larbaud, qui porte en lui le cosmopolite et richissime Barnabooth, prétend avoir écrit son poème en Égypte, où il n'est jamais allé, et se fait adresser son courrier au nom commercial et pompeux de Valery Larbaud Saint-Yorre (titre qu'il exécrait par ailleurs). La réponse très rapide de Gide est de ton plus simple, mais son souhait, immédiatement exprimé, de faire la connaissance de son solliciteur, n'est peut-être pas dépourvu de curiosité malicieuse. Il a apparemment été intéressé et amusé par le ton de cette lettre embarrassée. Lorsqu'il aura reçu le premier *Barnabooth* en 1908, il fera à son tour assaut d'artifice : « Je cherchais, en me promenant, quelque manière très originale de vous remercier de vos poëmes. » Il affectera l'air blasé de qui est revenu de tout et fera étalage de ses relations célèbres : « Du temps que je voyageais encore, pourquoi ne vous ai-je pas rencontré? comme je fis Vollmoeller à Sorrente par exemple, Wilde à Blidah ou Hofmannsthal à... ma foi ce fut à Paris tout simplement. » Gide semble vouloir se mettre au diapason du ton outrancier du riche amateur. Il laisse cependant apercevoir combien il a goûté la saveur de ce livre, non sans l'exprimer avec une préciosité toute gidienne : « Tout ce qu'ensemble nous eussions goûté, je sens en vous lisant que c'eût été avec une égale gourmandise. »

Ces jeux de coquetterie céderont vite la place à plus de simplicité et à des démarches plus précises. Gide a tôt fait de reconnaître – et c'est son mérite – la valeur de Larbaud comme écrivain et comme critique. Mais Larbaud donne ses articles à *La Phalange*! Il s'agit donc pour l'un des pères fondateurs de la *N.R.F.* de circonvenir ce jeune homme plein de promesses et de s'assurer pour la nouvelle revue d'un collaborateur de talent. Gide s'y emploie avec une rare insistance dans des billets pressants. Il fait des

Extrait de la publication

invites directes : « J'allais précisément vous écrire [...] pour vous dire que les rédacteurs de la *N.R.F.* (qui se fonde) souhaitaient vivement vous compter au nombre de leurs collaborateurs » (lettre du 30 octobre 1908). Il prend soin de rappeler que la *N.R.F.* salua la première, sous sa propre plume dans le numéro du 1er février 1909, le numéro de son « vrai départ », l'apparition de *Barnabooth* pour appâter son correspondant, et ne néglige pas la bonne économie de la revue : « Pourquoi ne donneriez-vous pas ce *Journal d'un homme libre* [titre primitif du *Journal intime* du second *Barnabooth*] que vous me faites déjà désirer, à la *N.R.F.* qui serait heureuse de vous compter parmi ses collaborateurs, et dans le second numéro de laquelle je me suis laissé aller à dire quelque bien de *Barnabooth*, ce qui amorcera le lecteur ? » (lettre du début 1909). Il ne répugne pas à la formule séductrice : « Vais-je passer à vos yeux pour un importun si je me permets de vous rappeler avec quel plaisir la *N.R.F.*, qui eut pour votre livre son premier sourire, vous compterait parmi ses collaborateurs ? » (lettre du 17 juin 1909). Il parvient à arracher *Dolly* à *La Phalange* et, ayant eu vent des démêlés de Larbaud avec *La Grande Revue* à propos de *Fermina*, il saute sur l'occasion : « J'apprends que *La Grande Revue* refuse votre roman [...] Si votre manuscrit reste encore disponible, dois-je vous dire combien la *N.R.F.* serait heureuse d'en prendre connaissance ? » (lettre de novembre 1909). Plus impérativement, il écrira encore le 24 avril 1911 : « Naturellement il faut envoyer *Rose Lourdin* à la *N.R.F.* ! Comment mettrais-je en doute qu'elle ne l'accepte pas avec joie ? » Désormais Gide juge Larbaud conquis et lui offre non plus seulement de se faire publier, mais d'entrer dans le domaine réservé de la critique.

En février 1910 il lui propose de faire une introduction à une traduction de Chesterton par Claudel : « Claudel nous

Extrait de la publication

envoie une admirable traduction du chap. VI de la *Orthodoxie* de Chesterton. Je voudrais pour apprivoiser le lecteur la faire précéder d'une courte notice qui situe en quelques mots et l'auteur en Angleterre et ce livre dans son œuvre; et vous êtes si particulièrement indiqué pour l'écrire! » (lettre de février 1910). Un an plus tard, arguant une nouvelle fois de la compétence de Larbaud, il lui demande une courte préface, qui deviendra une longue étude, pour des poèmes de Patmore traduits par Claudel : « J'ai conscience, écrit-il, que nul ne s'en peut acquitter aussi bien que vous (lettre du début février 1911). Ainsi Larbaud deviendra-t-il de 1913 à 1920 le responsable des « Lettres anglaises » à la *N.R.F.*, donnant régulièrement notes et comptes rendus.

Celui-ci est incontestablement flatté d'un engouement aussi vif et aussi immédiat et sait y répondre : il accepte les propositions, offre des textes, comme ses « Notes sur Stratford » qui finalement ne furent pas publiées, surtout, il manifeste de maintes façons que l'entreprise de la *N.R.F.* lui tient à cœur. Il ne manque pas de signaler à Gide tous les échos favorables qu'il lit ou qu'il entend. De Florence en 1912, alors qu'il fréquente le groupe de l'Institut français, il lui écrit : « Ces jeunes agrégés de l'Institut français lisent la *N.R.F.* et l'apprécient. Vous auriez été content d'entendre l'éloge qu'ils m'en ont fait » (lettre du 17 mai 1912). Il devient le propagandiste de la « maison » à l'étranger. Lorsque paraissent les premiers volumes du comptoir d'édition, « j'envoie, dit-il, à Gaston Gallimard, la liste et l'ordre de service pour le *Times' book Club* », et il ajoute : « C'est une excellente réclame pour la Revue » (lettre du 24 juin 1911). Il salue avec enthousiasme la renaissance de celle-ci en 1919 et « annonce cette bonne nouvelle à plusieurs jeunes écrivains espagnols qui étaient impatients de revoir " esta simpatica *N.R.F.* " » (lettre du 1er mars

Extrait de la publication

1919). Ses propres succès sont aussi ceux de la revue : « Je suis content, écrit-il à Gide qui lui rend compte de l'accueil favorable fait à *Barnabooth,* de ce que vous me dites au sujet du *Barnabooth*; pour moi et pour la *N.R.F.* » (lettre du 27 mai 1913). Enfin, lorsqu'il tente de faire connaître ses traductions de Butler ou celle des *Trivia* de Logan Pearsall Smith, il avance l'argument propre à convaincre : « Cela serait bon, à la fois pour la Revue et pour Butler » (lettre du 1er mars 1919); « Je crois que ce serait une bonne chose pour la *N.R.F.* d'être la première à en [des fragments de *Trivia*] donner en France » (lettre du 25 janvier 1921).

Devant tant d'insistance, mais aussi de « gentillesse », Gide est invité tout naturellement à parler de ce qui le préoccupe : la « tenue » et le succès de « sa » revue. Il est beaucoup question d'affaire et de « boutique » dans cette correspondance contemporaine de la naissance et de l'essor de la *N.R.F.* On y parle du choix de l'éditeur pour le comptoir d'édition, des projets de publication, de l'équilibre des numéros : il n'est pas souhaitable que le roman par lettres de Landor traduit par Larbaud *(Hautes et basses classes en Italie)* paraisse en même temps que les lettres de Philippe à Van de Putte, ni dans le même numéro qu'*Isabelle,* les poèmes de Fargue ne devront pas figurer aux côtés de ceux de Bichet avec lesquels ils feraient « double emploi ». Le « nous » que Gide utilise communément pour désigner le comité directeur intègre très vite Larbaud, non pas seulement à l'équipe de la *N.R.F.,* mais à une sorte d'élite intellectuelle dont la revue est la voix. En 1911, Alexis Léger (le futur Saint-John Perse) est une découverte de la *N.R.F.* – et de Larbaud – et ses poèmes ne sont appréciés que dans ce cercle restreint. Gide confie alors à Larbaud la mission d'écrire une note sur *Éloges,* dans *La Phalange,* puisque la revue s'est donné pour règle de ne pas rendre compte des textes qu'elle a publiés : « Je songe

Extrait de la publication

Cahiers André Gide

A vingt-quatre ans, Valery Larbaud envoie à son aîné un poème. Bientôt, ils vont se rencontrer. Gide sera le premier, avec Claudel, à reconnaître l'importance de Larbaud. Ils vont voyager ensemble en Angleterre pour voir Joseph Conrad. Ils vont aussi à Florence. Gide rêve de s'installer à Rome avec son ami : « Le voisinage (oui, je dis voisinage plutôt que compagnie) d'un travailleur peut m'exalter autant que celle d'un flemmard peut me distraire. »

L'amitié et la confiance deviennent telles que Larbaud confie un secret à Gide : protestant, il s'est converti au catholicisme. Gide s'empresse de répéter ce secret à Claudel.

Dès la naissance de la N.R.F., *Gide fait tout pour attacher Larbaud à la revue, et le détourner de* La Phalange. *Larbaud, toujours un peu sauvage, ne fera jamais partie du groupe directeur de la* N.R.F., *mais il sera souvent consulté et appartiendra à cette nébuleuse d'écrivains qui se retrouvent et s'expriment dans la revue. Larbaud contribue en particulier à la découverte de Saint-John Perse et apporte ses connaissances en littérature étrangère. Gide finira par lui déclarer : « Vous êtes désormais un de ceux pour qui j'écris ; un des très rares. »*

Larbaud reste discret sur sa vie sentimentale, et Gide tout à fait muet. Leur correspondance est essentiellement celle de deux écrivains pour qui la littérature est la première préoccupation.

9 782070 716791 89-XI A 71679 ISBN 2-07-071679-1 150 FF tc